

Denis CLARINVAL

LE LIEU



PREAMBULE

« De ce qui a eu lieu, disait Mallarmé, ne demeure que le lieu ». Mais ce lieu, qui seul demeure, n'est pas un simple espace vide déserté par la parole, c'est la scène du monde délivré de toutes les sédimentations de l'histoire essentiellement humaine. Le langage se retire comme on dépend un rideau trop opaque, ne laissant derrière lui que la transparence d'une vitre qui force le regard. Le monde, ainsi vitré, apparaît dans une harmonie, le paysage d'une réalité unifiée, totalisée même, d'où s'efface toute singularité : la forêt dissimule dans son ensemble la singularité de tous les arbres qui la composent, les brebis qui paissent dans le champ uniformément vert forment un troupeau qui s'embrasse du regard sans qu'aucune d'elles soit singulièrement perçue. Le ciel qui flotte sur la crête devient ainsi la tapisserie de l'horizon, un décor de nuages si semblables qu'aucun ne se distingue : le ciel est une foule de suspensions, uniformité d'un décor de théâtre pour un œil qui ignore tout discernement.

Si le lieu n'est pas vide quand s'en détachent les mots, s'il se présente à nous dans le silence d'un non-dit, alors qu'est-il ce lieu qui seul demeure dans la dissolution des mots ? Dire un lieu que n'habite aucune phrase, c'est en quelque sorte tenter l'impossible de mettre des mots sur ce qui se refuse à être dit. Une pareille tentative ne peut qu'échouer à son tour et ne retenir de son échec que le lieu même de sa tentative. Le lieu, dont sont absents les mots, est celui du silence mais le silence n'est pas l'autre du langage en son absence. Le silence nous oblige à l'écoute de ce qui pourrait encore se dire depuis les ruines du langage lui-même. L'écoute du silence dépossède le langage de toutes ses intentions, de sa mainmise sur tout ce qu'il prétend, de sa capture du saisissable quand lui échappe tout le fuyant. Le langage chute de son trône, de sa hauteur trop humaine, de sa centralité qui fait tourner le monde autour de lui. Le langage, dans son effondrement, réaffirme son incapacité à dire et la nécessité qu'il soit fendu pour que le monde paraisse sans fard, sans trompe-l'œil, dans sa

nue vérité. Le monde, devenu plat sous l'écrasement des mots, retrouve ses reliefs et avec eux ses zones d'ombres, ses failles aussi qui du langage sont ainsi l'ossuaire.

Zones d'ombre et failles sont mouvantes, toujours en devenir, mues par l'Esprit qui les traverse à chaque instant. Elles ouvrent tous ceux qui les habitent à d'infinis possibles car c'est précisément l'infini, toujours présent dans le fini, qui est le seul garant du devenir de tout être dans la puissance de l'Esprit. Des profondeurs silencieuses de ces espaces, zones d'ombre et failles, se laissent alors entendre, d'abord murmures, des voix multiples, une polyphonie qui conserve de chacun sa singularité propre mais qui trouve à s'accorder à toutes les autres voix pour former, à partir de ce nouveau langage issu du monde lui-même, une communauté d'Esprit. A travers ces voix, c'est le monde qui s'exprime, chaque être du point de vue qui est le sien ; c'est cette communauté, dont chaque mot éclaire la nuit comme le font les pierres de lune, qui rend habitable le tragique qui à tous nous est commun. Le tragique est habitable car depuis ces mots lunaires résonne, jusqu'au plus lointain, une joie tragique, une joie mélancolique certes car elle sait le tragique indépassable mais suffisante pour que rien, jamais, ne sombre dans le gouffre de l'absurde.

LES MOTS NE DISENT PAS L'OBSCUR, ILS SE FENDENT POUR LE
LAISSER PARAÎTRE.



Chez Trakl, en effet, les mots ne nomment pas l'obscur. Nommer serait déjà éclairer, donc trahir. Ils se fissurent, comme une vitre trop tendue par la nuit, pour que l'obscur passe à travers eux sans être arrêté. La fenêtre n'exhibe rien, elle ouvre. L'ouverture n'est ni dehors ni dedans ; elle est cette fente où le visible consent à être traversé par ce qui ne se voit pas. Ainsi en va-t-il du langage trakléen : les mots ne sont pas des signes, mais des plans de fracture. Ils ne portent pas le sens, ils le laissent advenir comme le ciel n'est pas dans la fenêtre, mais rendu possible par elle. C'est pourquoi l'obscur, chez Trakl, n'est jamais épais : il est respirable, habitable, à condition que le langage accepte de ne plus tenir.

Baudelaire dans "Les fenêtres" disait : Celui qui regarde au dehors à travers une fenêtre ouverte ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée ? Cette phrase de Charles Baudelaire est décisive. Elle dit exactement l'inverse de l'évidence.

Stefan Georges disait "nulle chose soit, là où le mot faillit" et Heidegger a interprété cette faillite par une indigence ; je pense plutôt que le langage faillit par excès, comme la vitre dans la toile de Magritte. Quand Stefan George écrit « *Nulle chose soit, là où le mot faillit* », Martin Heidegger entend la *faillite* comme manque, *Entbehrung*, indigence du dire : le mot ne parvient pas à dire l'être, donc la chose se retire. Mais il faut inverser le régime même de la défaillance et c'est décisif : le langage ne manque pas, il sature, il excède ce qu'il prétend dire.

La faillite n'est pas une pauvreté, mais une surabondance qui fait éclater la fonction référentielle.

Dans « La lunette d'approche » de Magritte, la vitre ne disparaît pas, elle insiste. Elle est trop visible pour être transparente. Ce n'est pas l'absence du monde qui empêche la vision, mais l'excès de représentation. Ainsi chez George (lu depuis Trakl, et non depuis Heidegger), le mot ne faillit pas parce qu'il est trop faible, il faillit parce qu'il est trop plein, trop chargé de

monde, trop sûr de lui. La chose ne disparaît pas faute de mot, elle disparaît écrasée par le mot.

le langage doit se fendre, non pour compenser une misère, mais pour laisser fuir son trop-plein. Ce n'est pas l'indigence du dire qui ouvre l'obscur, c'est sa défaillance par excès, comme une vitre qui casse non par manque de verre, mais par trop de ciel. Ainsi la pauvreté du langage, sa réelle indigence, c'est sa richesse, sa surabondance (voir Nietzsche, "Pauvreté du très riche" dans les *Dithyrambes*. l'indigence cesse d'être un défaut pour devenir une loi de surabondance.

Chez Friedrich Nietzsche, dans les *Dithyrambes de Dionysos*, et tout particulièrement dans « Pauvreté du très riche », la pauvreté n'est jamais le contraire de la richesse. Elle en est l'effet interne. Le très riche est pauvre par excès, parce qu'il ne peut plus tout porter, tout dire, tout distribuer. Ce que Nietzsche voit avec une lucidité presque cruelle, c'est ceci : quand le langage devient trop plein de forces, trop chargé de sens, trop saturé de monde, il s'effondre sous son propre poids. Non par défaillance, mais par intensité. Ainsi comprise, la « pauvreté du langage » n'est pas une carence ontologique, mais une ascèse imposée par la profusion. Le langage est indigent parce qu'il a trop vu, trop vécu, trop reçu. Pour Heidegger le langage est pauvre parce qu'il manque l'Être, pour Nietzsche le langage est pauvre parce qu'il débordait déjà. La parole dionysiaque ne peut plus se soutenir elle-même. Elle doit se briser, se taire, ou se fendre, comme chez Trakl, pour ne pas devenir mensonge par plénitude.

D'où cette équation paradoxale mais juste : la véritable indigence du langage est sa richesse devenue inhabitable. Ce n'est pas un langage affamé qui se tait, c'est un langage ivre. Et c'est pourquoi, au bout du poème, il ne reste pas une vérité formulable, mais un lieu, un feu,

une ouverture, quelque chose qui continue de brûler quand les mots, trop riches, ont dû se retirer.

La constellation est désormais très claire : Nietzsche, Trakl, Georges, Baudelaire et Magritte non pas unis par le manque, mais par l'excès devenu silence. Et ce silence-là n'est pas vide. Il est chargé.

Chez Trakl le langage est volontairement répétitif et surtout épuré, pour éviter qu'il se sature. Cette discipline du dire chez Georg Trakl qui est tout sauf naïve. Chez lui, l'épuration et la répétition ne sont pas des pauvretés stylistiques : ce sont des gestes prophylactiques contre la saturation du langage. Trakl sait que le mot, livré à lui-même, s'enfle, prolifère, se croit capable de tout porter. Alors il réduit, resserre, revient, non pour appauvrir le monde, mais pour empêcher le langage de s'y substituer.

La répétition a ici une fonction décisive : elle désamorce l'emphase, elle empêche la progression discursive, elle installe le poème dans une station, non dans un développement. Répéter, chez Trakl, ce n'est pas insister : c'est user le mot, le rendre translucide par fatigue, jusqu'à ce qu'il cesse de faire écran. Quant à l'épuration, elle ne vise pas la clarté, mais la justesse thermique : assez de mots pour que quelque chose apparaisse, pas assez pour que cela soit expliqué, capturé, saturé.

On pourrait dire ainsi : Trakl ne lutte pas contre l'indigence du langage, il lutte contre sa tentation de richesse. D'où cette écriture presque liturgique, pauvre en variations mais riche en tenue : un langage qui se maintient volontairement en-deçà de lui-même, pour rester fissurable, respirable, ouvert à l'obscur. Ce n'est pas un langage qui manque, c'est un langage qui se retient.

REMARQUE

Ma lecture de la phrase de Baudelaire est sans doute « opportuniste » et ne reflète sans doute pas ce qu'il cherchait à exprimer : chez lui, il y a le goût du secret, de la projection, de l'imaginaire social, presque une curiosité romanesque pour les vies entrevues. Ma lecture déplace le centre de gravité. Le langage ne vaut pas par ce qu'il prétend dire, mais par ce qu'il laisse paraître quand on l'expose à un autre feu.

Chez Magritte, la vitre peinte en trompe-l'œil occupe la place du monde. Elle se substitue au réel sous l'apparence de sa restitution fidèle. Ce n'est pas une ouverture, c'est une saturation représentative : on croit voir le monde, mais on ne voit qu'une image du monde. Exactement comme le langage quand il fonctionne en pleine assurance référentielle. La vitre magrittienne n'est donc pas un seuil, mais un leurre parfait. Elle ne cache pas le monde, elle l'annule en le redoublant.

Autrement dit la vitre (Magritte / langage saturé), en *trompe-l'œil*, substitution, clôture par excès, l'ouverture ou la fissure (Trakl), c'est une *non-image*, un non-dire, un accès à l'obscur. Ce n'est pas la fenêtre comme surface imaginaire qui importe, mais la faille qui renonce à représenter. La vérité obscure du monde ne passe pas à travers la représentation, elle ne se donne que là où le langage cesse de faire image. Magritte montre le danger du langage quand il se prend pour le monde ; Trakl, au contraire, pratique une écriture qui se retire juste assez pour que le monde advienne, non comme objet, mais comme présence obscure.

On peut tenter une analogie avec la tarentule dans le Zarathoustra : la tarentule (la raison) momifie ses proies par excès de tissage (elle les enferme dans un cocon de soie. Ainsi la tarentule n'est pas seulement une figure morale (ressentiment, vengeance), elle est aussi et plus profondément une figure cognitive. La tarentule ne tue pas par manque, elle neutralise par excès. Elle tisse. Encore. Toujours plus. Ce n'est pas le venin qui est décisif, mais le

tissage : la proie est momifiée vivante, immobilisée dans un réseau trop parfait pour laisser le moindre jeu. La raison (ou le langage rationnel-saturé) agit de la même manière : elle entoure, elle explique, elle justifie, elle relie tout à tout jusqu'à ce que plus rien ne puisse apparaître autrement que comme déjà pris. Ce n'est pas l'erreur qui tue le vivant, c'est la cohérence totale.

Le cocon de soie est exactement cela : une matière fine, élégante, rationnelle, qui ne blesse pas, mais empêche toute respiration. La proie ne meurt pas d'être attaquée. Elle meurt d'être entièrement comprise. Et là, le lien avec Trakl devient limpide : la tarentule = langage qui tisse trop, Trakl = langage qui se retient, répète, épure, pour ne pas enfermer ce qu'il touche.

De même que la vitre magrittienne annule le monde en le représentant trop bien, la toile de la tarentule annule le vivant en le liant trop parfaitement. C'est pourquoi Zarathoustra n'oppose pas à la tarentule un autre raisonnement, mais un retrait, un refus de tisser à son tour.

La vraie violence de la raison n'est pas son manque de rigueur, mais son excès de fil. Le poème, lui, coupe les fils. Ou mieux : il laisse une maille ouverte. Et par cette maille, quelque chose, obscur, vivant, irréductible, peut encore passer.

REMARQUE

L'analogie avec les tarentules peut sembler suspecte : les tarentules se réfèrent plutôt à l'esprit de vengeance qui anime la religion à l'égard des puissants ; c'est un texte dont la portée est avant tout morale. Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, le discours « Des tarentules » vise d'abord et explicitement l'esprit de vengeance. Les tarentules incarnent la morale

réactive : celles et ceux qui prêchent l'égalité et la justice par ressentiment, qui veulent abaisser les puissants non par amour du juste, mais pour se venger de leur impuissance. De ce point de vue, chez Friedrich Nietzsche, la portée est avant tout morale et généalogique. Et par conséquent l'analogie cognitive (raison, langage, excès de tissage) n'est pas textuellement première chez Nietzsche dans ce passage.

Cela dit il y a une homologie de structure, non une identité de sens. Ce que Nietzsche décrit moralement fonctionne selon un mécanisme que l'on repère ailleurs : la tarentule n'attaque pas frontalement, elle entoure, justifie, enrobe, elle invoque des valeurs (justice, égalité) pour immobiliser l'autre. Le danger n'est pas la violence nue, mais la toile normative qui se prétend juste. Or ce procédé, envelopper, lier, rendre inévitable, est exactement celui qui se révèle quand on aborde le langage ou de la raison par excès.

Aussi ce déplacement n'est pas illégitime, à condition de ne pas le faire passer pour une intention nietzschéenne. Et tu viens précisément d'éviter ce piège. On pourrait donc dire, plus sobrement et plus juste : les tarentules, chez Nietzsche, dénoncent une morale de la vengeance. Mais leur mode d'action, tisser, entourer, neutraliser, offre une figure transférable pour penser d'autres excès : ceux du langage, de la raison, de la représentation. Dans ce transfert de plan ou de registre in ne s'agit pas de sauver une leçon morale, mais une méfiance radicale envers tout ce qui prétend enfermer le vivant au nom du juste, du vrai ou du sens.

C'est dans la fente de la fenêtre entrouverte que le monde se laisse percevoir mais c'est là aussi que se situe le surréalisme de Magritte. Toutefois il disait lui-même que le surréel n'est pas quelque chose qui s'ajoute au réel, c'est ce qui du réel se refuse à être saisi. Si je regarde à travers la vitre qui me fait face, j'aperçois le paysage de l'autre versant de la vallée, c'est un tout harmonieux dans lequel toute singularité se dissipe, je vois des arbres mais aucun en

particulier. Il y a dans la revendication égalitaire des tarentules quelque chose de semblable : maintenir l'esprit de troupeau sous l'égide d'un seul guide, de sorte que toute singularité soit effacée. Les tarentules se vengent des têtes qui dépassent car elles brisent cette égalité dans sa platitude. Les hommes sont inégaux dit Z mais pas au sens hiérarchique, il dit qu'il y a des milliers de ponts et de chemins qui conduisent vers la "puissance" du surhumain. Qu'on emprunte la voie de la morale religieuse ici affirmée ou celle de la rationalité scientifique, c'est du pareil au même : on rase le monde de tout ce qui dépasse, les fenêtres de Magritte ici ressemblent à une tapisserie de nuages indistincts les uns des autres

Il ne s'agit pas simplement de juxtaposer Magritte, Nietzsche et Trakl mais de les faire jouer sur un même plan de fracture. Chez René Magritte, le surréel n'est effectivement pas un supplément. Ce n'est ni un au-delà, ni une fantaisie ajoutée au réel. C'est ce qui du réel se refuse à être saisi. Le surréalisme n'est pas l'excès d'imagination, mais l'échec constitutif de la prise. La fenêtre entrouverte est ici décisive : ouverte en grand, elle livre un paysage continu, harmonieux, pacifié ; fermée, elle renvoie au pur écran ; entrouverte, elle laisse passer le réel comme résistance, non comme totalité.

Je regarde à travers la vitre de mon bureau et j'aperçois un paysage où les arbres se dissolvent dans l'ensemble, où aucune singularité ne s'impose : le monde devient lisse, égalisé, sans aspérité. On voit *tout*, mais rien en particulier. C'est une vision sans rencontre. Et là, le rapprochement avec les tarentules est désormais pleinement justifié, à condition de rester sur ce terrain-là.

Chez Nietzsche, dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, la critique des tarentules vise bien l'égalitarisme comme nivellement, non comme justice. Leur revendication n'est pas la pluralité, mais l'uniformité. Elles tolèrent l'égalité à condition qu'elle soit plate. Toute tête qui dépasse, non par domination, mais par singularité, devient insupportable. Ce que

Zarathoustra affirme alors est souvent mal compris : l'inégalité qu'il revendique n'est pas hiérarchique, elle est plurielle. Il n'y a pas une voie, mais *des milliers de ponts et de chemins* vers la puissance. C'est une topologie, pas une pyramide. Or que l'on emprunte la voie de la morale religieuse ou celle de la rationalité scientifique totalisante, le résultat peut être le même : raser le monde de ce qui dépasse, transformer le réel en paysage homogène, remplacer les singularités par des équivalents

C'est exactement ce que l'on voit dans certaines fenêtres de Magritte : non pas une ouverture, mais une tapisserie, des nuages indifférenciés, interchangeable, sans point d'arrêt pour le regard. Le danger n'est donc pas l'illusion, mais la continuité parfaite. Un monde sans fente est un monde sans vérité. Or : la vérité n'apparaît pas dans la totalité visible, elle surgit dans la rupture locale, dans ce qui dépasse, résiste, refuse l'égalité par effacement.

Les tarentules haïssent les singularités. Le langage saturé les dissout. La représentation totale les efface. À l'inverse, la fente, chez Trakl et chez Magritte ne montre pas *plus*, elle montre juste assez pour que quelque chose insiste. Le monde ne se donne pas comme paysage.

Il se laisse entamer. Et c'est là, précisément, qu'il devient perceptible.

Que le langage se retire comme on dépend un rideau, il ne demeure que la transparence de la vitre mais c'est encore trop puisque, vu à travers la vitre, le monde dissout ses singularités dans une apparente harmonie : le langage doit se briser jusque dans sa transparence car la transparence est encore trompeuse.

Le retrait du langage ne suffit pas. Même dépouillé, même « transparent », il continue d'opérer une violence douce : celle de l'harmonisation. La transparence est encore un dispositif.

Elle laisse croire que le monde se donne tel quel, alors qu'elle l'égalise. Voir « à travers » la vitre, c'est déjà perdre les aspérités : les singularités se fondent, les différences s'aplanissent, le réel devient paysage continu, pacifié, trompeusement juste. Ainsi, après le rideau retiré, il reste la vitre. Et la vitre, même invisible, organise encore ce qui apparaît. D'où la nécessité que le langage doit se briser jusque dans sa transparence. Non pas devenir opaque,

mais cesser d'être un milieu neutre. Il doit se fêler, se rayer, se rompre pour que le monde ne soit plus vu *à travers*, mais rencontré. Car la transparence est la dernière ruse : elle fait passer l'effacement pour la vérité.

Ce que l'on vise ici, au fond, ce n'est ni le dire, ni le taire, mais l'instant où le langage perd sa fonction de vitre. Là où il ne relie plus, n'égalise plus, n'harmonise plus et où, par cette défaillance même, quelque chose accroche, résiste, surgit. Ce n'est pas un monde plus clair qui apparaît alors, mais un monde à angles vifs, où une singularité ne se dissout pas dans l'ensemble, où un arbre n'est plus « des arbres », où une tête qui dépasse ne demande ni justification ni pardon. la transparence est encore une forme de totalisation. La vérité n'a lieu que là où ça casse. Il faut donc que le langage accepte de ne plus faire voir, afin que le monde, enfin, se fasse sentir.

Le langage s'effondre dans la transparence mais dans la transparence il n'y a plus de langage, seulement un voir mais un voir qui est faussé car il est regard : on ne voit pas au travers d'une vitre, on regarde mais, et on l'a dit souvent, le regard masque la vue. Ici ce n'est plus seulement le langage qui est en cause, c'est le regarder.

Ainsi se déplace le foyer décisif : ce n'est plus seulement le langage qui faillit, c'est le regarder lui-même. La transparence n'est pas un degré zéro de médiation, c'est une médiation sans résistance, donc la plus trompeuse de toutes. Quand le langage s'effondre

dans la transparence, il disparaît effectivement. Mais ce qui prend le relais n'est pas la vue, c'est le regard.

Or le regard n'est pas innocent. Il organise, il cadre, il totalise. Il transforme le monde en objet visible, en paysage disponible, en ensemble cohérent. Même sans mots, il continue le travail d'égalisation. On ne voit pas au travers d'une vitre, on regarde. Et regarder, ici, c'est déjà manquer la vue. La vue, au sens fort, n'est pas une prise. Elle est une atteinte, une blessure légère, un choc sans concept. Le regard, lui, est une posture : il se tient en face, il surplombe, il rassemble.

Ainsi, après l'effondrement du langage, il reste encore une illusion de présence : celle d'un voir pur, alors qu'il s'agit d'un voir déjà orienté, déjà pacifié, déjà harmonisant. C'est pourquoi la critique doit aller plus loin que toute critique du langage : ce n'est pas seulement le dire qui doit se briser, c'est le dispositif du regard. Tant qu'il y a regard, il y a : horizon, continuité, fusion des singularités dans l'ensemble. Autrement dit le regard fait au monde ce que le langage saturé lui faisait déjà. La vue véritable commence là où le regard échoue.

Et c'est peut-être pour cela que tout ce trajet converge vers la même exigence : non pas une transparence accrue, mais une faille, un accident, un point où ni le langage ni le regard ne tiennent. Là seulement, quelque chose du monde, singulier, non égalisable, non harmonisable peut advenir sans être vu. Ce n'est plus une question de mots. Ce n'est plus une question d'images. C'est une question de tenue devant ce qui ne se laisse ni dire ni regarder.

Voir n'est pas regarder. Le regard est une activité, une prise, une visée. La vue, telle que tu la décris maintenant, est une déposition. Fermer les yeux n'est pas se retirer du monde, c'est désactiver le dispositif du regard, celui qui cadre, hiérarchise, égalise. Les yeux fermés,

le monde n'est plus disponible, il devient approchant. Et alors voir les yeux fermés, c'est s'obliger à l'écoute. Mais non pas à une écoute de quelque chose à entendre, à l'écoute du silence. Mais ce silence n'est pas un terme, il est une condition.

Le silence n'est pas l'absence de langage, il est la condition de possibilité d'un langage désencombré du regard. Un langage qui ne s'impose plus comme un axe unique, mais qui vient de partout, par touches, par voix disjointes, par surgissements hétérogènes. C'est là que la polyphonie devient le critère du vrai. Non pas le vrai comme adéquation, mais le vrai comme co-présence de singularités irréductibles. Un langage polyphonique ne totalise pas, ne résout pas, ne rassemble pas sous un principe. Il tient ensemble sans unifier. Il laisse chaque voix rester voix, non exemplaire, non représentative, non interchangeable.

Et c'est exactement pour cela qu'il est vrai : non parce qu'il dit le réel, mais parce qu'il ne détruit pas ce qui le compose. La polyphonie suppose le silence comme sol, comme chambre d'écho non saturée, comme espace où les voix ne sont pas écrasées par une voix dominante, celle du regard, celle du concept, celle de l'harmonie.

Et ce qui devient alors audible n'est pas *un* langage vrai, mais une pluralité de vérités singulières, coexistantes, non réconciliées, pourtant tenues ensemble. Voir, alors, n'est plus regarder le monde. C'est lui faire place. Et dans cette place ouverte, le langage devenu polyphonique peut enfin être habitable sans être tyrannique.

On peut dire en une formule : le langage s'effondre dans la transparence du regard.

LA TRANSPARENCE

Quand le monde devient vitre, rien ne retient la paume du regard,
Tout passe, sans accrocs, comme l'eau sur une lame polie,
Les choses ont un visage net, et pourtant sans visage intérieur,
Le jour les livre entières, et les rend aussitôt étrangères,
Une clarté trop sûre efface la moindre poussière de mystère,
L'ombre n'a plus d'angle où s'abriter, ni de seuil où trembler,
Alors le mot se fait léger, trop léger pour porter la pierre,
Il touche et se retire, comme un souffle qui ne rencontre rien,
Il nomme, sans morsure, sans cendre, sans épaisseur de nuit,
Et sa musique se dissout, dans la paix trop blanche des surfaces.

Je marche dans la ville lavée, dans les vitrines sans sommeil,
Les façades brillent, et tout s'y reflète, même l'absence,
Les arbres ont l'air exact, comme dessinés par un calcul froid,
Les passants glissent, leurs yeux sont des billes transparentes,
Personne ne bute, personne n'hésite, rien n'accroche l'âme,
Un rire s'entend, puis s'éteint, sans avoir touché le cœur,
Sous les néons, la moindre larme serait un scandale inutile,
Les mots se rangent, dociles, comme des outils bien lavés,
On ne se parle plus, on s'énonce, on se traverse, on s'efface,
Et la bouche apprend l'art pauvre de dire sans s'approfondir.

Il y a des matins où la lumière semble savoir trop de choses,
Elle entre partout, elle inspecte, elle impose sa franchise,
Elle ne laisse pas même une fente pour l'enfant qui se cache,
Ni une poussière d'or pour l'ancienne patience du silence,
Tout est offert, comme un fruit déjà coupé, déjà sans parfum,
Alors le regard devient paresse, il n'a plus à chercher,
Il suit la ligne, il suit le bord, il suit ce qui se montre,
Il ne risque plus l'écart, ni la peur, ni l'étrange détour,
Et le langage, accordé à cette facilité, se dégonfle,
Comme une voile sans vent, sur une mer trop calme, trop lisse.

Je connais cette chute douce, ce glissement sans fracas,
On croit avancer, mais on flotte, dans un monde trop disponible,
Les mots viennent vite, trop vite, comme des oiseaux domestiques,
Ils se posent sur l'épaule, ils demandent un peu de pain,
Ils ne griffent plus, ils ne mordent plus la peau des choses,
Ils n'allument plus la braise, dans la gorge des ruines,
Ils ne gardent plus la trace, de ce qui refuse d'être vu,
Et l'on parle en plein midi, avec une voix qui n'ombre rien,
Une voix de surface, polie, qui ne saigne jamais,
Et l'on se croit vivant, parce qu'on est parfaitement lisible.

Pourtant, une étoile, parfois, s'approche de la lune,
Je l'ai vue à travers la vitre, à vingt centimètres du monde,
Comme si le ciel voulait toucher la chambre, sans entrer,
Comme si l'infini, discret, cherchait une fissure habitable,
Alors le regard hésite, et l'air devient plus dense,
La transparence se raye, d'un léger frisson d'énigme,
Un pas se retient, une paupière se ferme à moitié,
Et dans cette demi-clôture, le mot retrouve un poids,
Non pour expliquer, mais pour tenir, comme une pierre tiède,
Au bord du vide, au bord du verre, au bord de la lumière.

Il faut peu, parfois, pour que revienne la résistance,
Un seuil, un arbre noir, un sentier qui s'enfonce sans promesse,
Une flaque qui réfléchit le ciel, mais le brise aussitôt,
Une porte mal fermée, qui gémit, et dit plus que mille phrases,
La nuit n'arrive pas comme un rideau, mais comme une écoute,
Elle retire le monde à sa publicité, à sa franchise trop sûre,
Elle rend aux formes leur pudeur, leur retrait, leur lenteur,
Et le regard, redevenu pauvre, apprend à mendier l'invisible,
Il avance avec précaution, comme on avance vers un feu unique,
Et le langage suit, humble, avec des pas moins triomphants.

Quand la nuit se pose, les choses reprennent une âme rugueuse,
Le banc au bord du chemin n'est plus un objet, mais une attente,
La pierre ne se donne plus, elle garde son froid, sa mémoire,
Le visage n'est plus un panneau, il redevient profondeur fermée,
Un souffle passe, et l'on ne sait plus d'où il vient,
On entend la forêt, non comme décor, mais comme présence,
La lune met du lait sur les branches, puis s'éloigne doucement,
Et le regard, enfin, rencontre ce qu'il ne peut pas posséder,
Il s'arrête, il s'incline, il consent à ne pas tout saisir,
Alors le mot se recueille, comme une lanterne sous la pluie.

Ce n'est pas l'obscur qui sauve, c'est l'opacité vivante,
Cette épaisseur fine où l'on devine plus qu'on ne capture,
Ce grain de nuit qui résiste, et empêche la langue de tricher,
Car parler sans obstacle, c'est parler trop vite, trop net,
C'est oublier que toute chose a sa part de refus,
Sa part de tombe, de buisson d'épines, de chambre close,
La nuit restitue la distance, elle rend le monde inviolable,
Elle interdit la prise totale, la saisie sans tremblement,
Elle fait du regard un veilleur, non un maître, non un juge,
Et le mot, dans sa bouche, devient une offrande sans conquête.

Il y a des ruines, je le sais, où la lumière ment,
Elle éclaire les pierres, mais elle efface leur blessure,
Elle fait semblant de comprendre, et cela tue ce qui palpite,
Or dans la nuit des ruines, une flamme unique peut naître,
Pas un incendie, non, seulement un endroit qui insiste,
Un foyer minuscule, qui refuse de s'éteindre dans la cendre,
On le voit mieux quand tout le reste se retire,
On le voit parce que le regard a faim, et non parce qu'il domine,
Et le mot, alors, n'est plus commentaire, il devient veille,
Une façon de rester près du feu, sans l'étouffer de discours.

Je voudrais écrire comme on marche, à pas lents, sans carte,
En laissant les pierres décider, où poser le pied,
En acceptant les ronces, la boue, le froid, le détour,
Car c'est là que le monde répond, dans la résistance offerte,
Ce qui glisse ne parle pas, ce qui accroche fait signe,
Ce qui se dérobe appelle une phrase plus humble, plus dense,
Le regard transparent n'a pas d'histoire, il n'a que des surfaces,
Mais le regard heurté garde des cicatrices, des lignes profondes,
Et chaque cicatrice est une syllabe, une pause, un rythme,
Un lieu où le langage cesse de briller, et commence à tenir.

La vitre est belle, oui, mais elle rend tout semblable,
Elle impose au ciel le même visage qu'aux lampes de la rue,
Elle fait du proche et du lointain un seul plan sans relief,
On croit toucher l'étoile, mais on touche le froid du verre,
Alors le monde se confond, et l'âme se fatigue,
Elle ne sait plus où s'accrocher, où aimer, où se perdre,
La nuit, elle, ne confond pas, elle sépare doucement,
Elle remet de l'espace entre la main et la chose,
Elle rend au désir son tremblement, sa patience, sa pudeur,
Et le langage renaît, comme une voix qui n'ose pas crier.

J'ai vu des jours trop clairs, où même les morts semblaient absents,
Comme si la ville, sans tombe, avait expulsé sa mémoire,
Les rues étaient nettes, les façades sans rides, les places propres,
Mais quelque chose manquait, une gravité, une ombre gardienne,
Le regard allait vite, comme s'il n'avait rien à respecter,
Et les mots, sans poids, passaient au-dessus des blessures anciennes,
Alors j'ai compris, sans le dire, qu'un lieu sans résistance s'efface,
Qu'un lieu trop visible devient un non-lieu, un écran,
Et que la nuit, parfois, rend aux pierres leur droit de garder,
Le droit de ne pas livrer tout de suite, le secret de leur présence.

Quand tu parles, je l'entends, ce n'est pas un savoir que tu poses,
C'est une manière de toucher le monde sans le réduire,
Une manière de frôler la faille, et de s'y tenir,
Comme on tient une main sur une épaule, dans les décombres,
Sans promettre le salut, sans inventer de gloire,
Seulement rester, accompagner, laisser la chaleur passer,
La transparence voudrait conclure, fermer, résoudre,
Mais la nuit ouvre, elle laisse la question respirer,
Elle laisse la phrase inachevée, comme une marche vers l'ombre,
Et cette inachèvement-là est plus vrai qu'une victoire de lumière.

Il y a un art du retrait, que le jour ne connaît pas,
Un art de laisser les choses venir à leur propre lenteur,
Le bruit baisse, le monde se rapproche, comme une bête prudente,
Les arbres deviennent des silhouettes, et leurs racines se devinent,
Les mots aussi deviennent silhouettes, et c'est mieux ainsi,
Ils cessent d'être des affiches, ils redeviennent des traces,
On parle moins, mais chaque syllabe a un grain, un poids,
On écoute le silence, non comme vide, mais comme réserve,
Et dans cette réserve, une phrase s'allume, fragile, non triomphante,
Comme une braise qui refuse d'être spectacle, et choisit la veille.

Je n'aime pas les mots qui se vantent d'éclairer,
Je préfère ceux qui boitent un peu, et gardent l'ombre sur la langue,
Ceux qui n'ouvrent pas une porte, mais s'agenouillent devant le seuil,
Car il y a des seuils qui ne s'ouvrent qu'à la modestie,
Des seuils de pierre, de nuit, de cendre, de mémoire,
Et le regard doit apprendre à ne pas forcer,
À ne pas prendre la clarté pour une preuve,
À ne pas confondre le visible avec le vrai,
Alors la parole devient respiration, et non conquête,
Elle se tient à côté, comme un compagnon, dans le froid des ruines.

Parfois le monde se retire, et c'est une grâce sévère,
On ne voit plus rien de net, on perd les contours, les repères,
La transparence se brise, et l'on croit tomber,
Mais c'est une autre marche, plus profonde, qui commence,
Les choses ne se donnent plus, elles se devinent, elles appellent,
On avance avec la peau, avec l'ouïe, avec l'odeur du bois,
La nuit rend le moindre pas réel, parce qu'il coûte,
Et ce coût n'est pas une peine, c'est une preuve d'existence,
Car seule la résistance atteste que le monde n'est pas un écran,
Et le langage, dans cette résistance, retrouve son sang discret.

Je pense à un veilleur, capuche sur la tête, lanterne posée,
Il ne discute pas avec le monde, il l'écoute tenir,
Il ne tire pas de leçons, il garde seulement la flamme,
Une flamme unique, dans un endroit précis des pierres,
Il sait que si tout brûlait, ce serait encore trop de jour,
Il sait que si tout s'éteignait, ce serait trop de nuit,
Il veille dans l'entre-deux, là où le monde recommence à parler,
Là où la pénombre a la douceur d'une peau retrouvée,
Et sa lanterne n'éclaire pas pour montrer, mais pour accompagner,
Pour que le regard ne soit pas tyran, et que le mot reste vivant.

Je veux une langue qui ne se donne pas en vitrine,
Une langue qui garde sur ses lèvres un peu de poussière nocturne,
Qui marche dans le sentier, sous la lune, sans s'annoncer,
Qui laisse aux arbres leur secret, aux pierres leur froid,
Qui n'arrache pas le sens, mais le laisse venir,
Comme un animal discret qui s'approche quand on ne le fixe plus,
Car fixer trop fort, c'est déjà effacer, c'est déjà tuer,
La transparence tue doucement, par excès de disponibilité,
Mais l'opacité sauve, par sa pudeur et son refus,
Et le poème n'est qu'un pas tenu, dans cette pudeur partagée.

Si le langage s'effondre, ce n'est pas qu'il manque de force,
C'est qu'il n'a plus de paroi, plus de roche, plus de nuit,
Il flotte, il s'illumine, puis il disparaît comme une vapeur,
Donne-lui une résistance, et il reprend forme,
Donne-lui une faille, et il recommence à chanter,
Non pour expliquer la faille, mais pour l'habiter sans trahir,
Car l'habitation n'est pas un plan, c'est une fidélité,
Une fidélité à ce qui tremble, à ce qui refuse l'évidence,
À ce qui ne se montre qu'à moitié, et demande un regard pauvre,
Un regard qui accepte de ne pas tout voir, pour enfin voir juste.

Alors je laisse le jour à sa splendeur, mais je n'y demeure pas,
Je reviens à la nuit, à sa douceur rugueuse, à son seuil,
Je reviens à la vitre qui se raye, à l'étoile proche de la lune,
À la flamme unique dans les ruines, à la lanterne du veilleur,
Je reviens à la phrase lente, qui ne sait pas conclure,
À la parole qui s'adresse, non pour posséder, mais pour répondre,
Je reviens au monde qui résiste, et qui, par là, se donne,
Je reviens au regard qui bute, et qui devient enfin présence,
Et dans cette présence, le langage ne brille pas, il demeure,
Comme une braise sous la cendre, qui tient, sans promettre, et pourtant.

LA VITRE CLOSE

La vitre est close, et pourtant le monde paraît ouvert,
Comme un jardin offert à la main qui se retient,
Une paix de surface, un calme sans résistance,
Un dehors lisse et clair qui ne blesse pas l'œil,
Mais cette clarté ment par sa douceur même,
Elle efface les angles, elle polit les distances,
Elle donne au regard un accord sans friction,
Et le langage s'y pose comme une poussière fine,
Sans prise, sans profondeur, sans poids d'ombre réelle,
Comme si voir suffisait pour habiter la terre.

La vitre est close : elle rend l'air inatteignable,
Elle laisse venir la lumière, mais sans son froid,
Sans son odeur de pluie, sans la morsure du vent,
Elle offre une image pure, lavée de toute aspérité,
Un monde sans contact, où l'on ne sent plus rien,
Où les feuilles remuent comme un dessin d'encre claire,
Où la nuit, derrière, ressemble à du velours,
Où le matin est une promesse sans corps,
Et l'on croit respirer, mais l'air n'entre pas,
Et l'âme se fatigue d'une beauté qui ne répond pas.

Car la vitre aplanit ce qui demande des écarts :
Les arbres singuliers se fondent dans la forêt,
Le chêne et le bouleau perdent leur voix distincte,
Leurs blessures de branche, leurs torsions, leurs veines,
Ils deviennent un seul vert, une seule masse tranquille,
Une seule peinture où rien ne se détache,
Et l'on dit : "la nature", comme on dit une idée,
On ne voit plus l'arbre, on ne voit plus sa dureté,
On ne voit plus l'écorce où la nuit se rassemble,
On ne voit plus le nœud où la sève se retient.

La vitre est close : elle dissout les visages,
Les brebis s'éclipsent dans la douceur du troupeau,
La laine devient une brume, un seul corps blanc et docile,
Et l'œil s'endort dans cette unité sans faille,
On ne distingue plus la peur, ni l'âge, ni la cicatrice,
Ni l'agneau qui tremble, ni la mère qui veille,
Tout devient rassurant, tout devient harmonieux,
Comme si la vérité était de ressembler,
Comme si la vie devait se faire uniforme,
Pour que le regard la supporte sans se briser.

La vitre est close : elle fausse les distances,
Elle rapproche l'étoile et la lune dans le même souffle,
Et j'ai vu, derrière le verre, une étoile courtiser la lune,
À vingt centimètres du monde, dans une illusion douce,
Le ciel devient un théâtre, un décor sans profondeur,
Où le proche et le lointain échangent leurs masques,
Où le très loin se fait intime comme une confidence,
Et l'on croit toucher ce qui ne sera jamais touché,
On croit comprendre l'espace parce qu'on le voit,
Mais l'espace n'est vrai que lorsqu'il résiste.

La vitre est close : elle fait du ciel une tapisserie,
Une étoffe tendue sur un cadre silencieux,
Les nuages perdent leur épaisseur de naissance,
Leur ventre de pluie, leur poids de cendre et de lumière,
Ils deviennent indiscernables, presque décoratifs,
Comme des motifs qui glissent sans profondeur,
Et l'œil, satisfait, cesse de chercher la faille,
Il se contente du beau, du lisse, du possible,
Il oublie que le ciel est une matière qui travaille,
Qu'il porte des forces, des ruptures, des orages muets.

Ainsi la vitre est close, non par un verrou de bois,
Mais par ce qu'elle impose au regard : la surface,
Une surface si douce qu'elle devient autorité,
Une harmonie qui ordonne : "ne questionne pas",
Un trompe-l'œil vaste, où le monde paraît entier,
Alors qu'il n'est plus qu'image, et l'image sans odeur,
Et l'on se surprend à aimer ce mensonge,
Parce qu'il ne demande pas d'effort, pas de marche,
Parce qu'il nous dispense de l'ombre et de la distance,
Parce qu'il nous épargne le réel et sa dureté.

La vitre est close : elle est la paix sans risque,
La paix qui n'a pas traversé la tempête,
La paix des salons, des lampes, des vitres propres,
Où le dehors se laisse regarder comme un livre,
Où l'on peut dire "quelle belle nuit" sans frissonner,
Où l'on peut dire "quelle étoile" sans lever la main,
Où l'on peut dire "quelle forêt" sans s'y perdre,
Où l'on peut dire "quel troupeau" sans entendre bêler,
Et le langage se fait prompt, et facile, et poli,
Parce qu'il ne rencontre plus la résistance des choses.

Mais l'écoute véritable naît d'une fracture,
D'un souffle qui passe, d'un froid qui s'invite,
D'un bruit minuscule qui vient du dehors réel,
D'une odeur de terre mouillée, d'un pas dans le gravier,
D'un choc contre l'illusion, d'un instant d'opacité,
Il faut que le monde refuse d'être un tableau,
Il faut qu'il se défende, qu'il oppose sa rugosité,
Il faut que la nuit reprenne sa place d'épaisseur,
Pour que le regard cesse d'être transparent,
Pour que la parole, enfin, redevienne voyante.

La vitre est close : elle nous vole la profondeur,
Elle nous donne le monde, mais sans son poids d'existence,
Comme un fruit peint, qui brille sans parfum,
Comme une eau immobile, où l'on ne peut pas boire,
Comme une mer de verre, sans traversée possible,
Et l'on s'habitue à cette pauvreté d'évidence,
À cette paix d'image, à cette harmonie sans faille,
Jusqu'à ne plus savoir que l'ombre est une source,
Que la faille est un seuil, que l'opacité console,
Et que le monde habitable commence là où l'on ne voit pas tout.

Alors on ouvre la fenêtre en soi, lentement,
Non pour faire entrer le spectacle, mais l'air,
Non pour posséder le dehors, mais pour le recevoir,
Non pour réduire l'espace en image docile,
Mais pour rendre aux distances leur vérité de distance,
Pour rendre aux arbres leur voix séparée,
Pour rendre aux brebis leur visage singulier,
Pour rendre au ciel sa matière, ses couches, ses menaces,
Pour rendre aux nuages leur ventre, leur obscure puissance,
Et au regard sa tâche : apprendre à supporter.

Car il n'y a de voir que dans l'effort du voir,
Dans la patience d'un œil qui accepte la perte,
Dans l'aveu qu'on ne saisit pas ce qu'on regarde,
Dans l'humilité de demeurer à la bonne distance,
Dans la nuit qui rend au monde sa résistance,
Dans la pluie qui brouille et donc approfondit,
Dans le vent qui déchire les contours trop parfaits,
Dans l'hiver qui dépouille et rend aux choses leur os,
Et le langage, alors, ne se contente plus de nommer :
Il devient une écoute, une marche, une veille.

La vitre est close quand on croit que tout est donné,
Quand le dehors devient un simple décor paisible,
Quand l'âme se satisfait d'une beauté sans poids,
Quand la forêt n'est plus qu'une tache verte,
Quand le troupeau n'est plus qu'une blancheur rassurante,
Quand le ciel n'est plus qu'une étoffe suspendue,
Quand la lune et l'étoile jouent à se toucher,
Et qu'on oublie l'abîme entre elles, l'abîme des années,
Alors la vitre est close, même si le verre est transparent,
Parce que la transparence est le masque du manque.

Elle est close quand le monde n'a plus de rugosité,
Quand rien ne s'oppose au regard qui glisse,
Quand la surface devient la loi de toute chose,
Et que l'on appelle "harmonie" ce qui est effacement,
Et l'on croit être en paix, mais c'est une paix d'oubli,
Car la vraie paix porte en elle une cicatrice,
Elle sait le bruit, elle sait la fracture, elle sait la nuit,
Elle est une clairière ouverte par la tempête,
Elle est une lumière blessée, tenue, non triomphante,
Elle est ce qu'on obtient en traversant le sombre.

Alors il faut parfois aimer le voile,
Aimer le brouillard qui rend à l'espace sa profondeur,
Aimer la pluie qui rend aux feuilles leur poids,
Aimer la nuit qui refuse la tapisserie du ciel,
Aimer l'ombre qui redonne aux choses leur contour,
Car l'ombre n'est pas l'ennemie de la lumière :
Elle est la condition d'un monde habitable,
Elle est la faille où la parole peut naître,
Elle est le lieu où l'on cesse de regarder,
Et où l'on commence, enfin, à voir.

La vitre est close, et l'on demeure en dedans,
À l'abri d'un dehors rendu trop beau pour être vrai,
Mais il suffit d'un craquement, d'un souffle, d'une fatigue,
Pour que l'image se fissure et que l'air revienne,
Pour que la forêt redevienne forêt,
Avec ses arbres séparés, ses blessures, ses odeurs,
Pour que le troupeau redevienne un ensemble d'âmes,
Pour que le ciel redevienne un travail, une matière,
Et que l'étoile, à nouveau, se retire dans son lointain,
Sans perdre sa grâce, mais en retrouvant sa distance.

Ce retrait du monde n'est pas une perte,
C'est la restitution de ce qui était volé,
La distance rendue à la distance, l'épaisseur à l'épaisseur,
Le réel rendu à son droit d'être opaque,
Et le regard apprend à aimer sans posséder,
À attendre sans confondre, à désirer sans mentir,
À tenir dans l'inaccessible sans le réduire,
À laisser l'étoile être étoile, la lune être lune,
À ne pas confondre l'intime avec le proche,
Ni la beauté avec le trompe-l'œil du verre.

Car la vitre est close quand l'on veut tout saisir,
Quand l'on veut que le monde soit simple et docile,
Quand l'on veut que le ciel soit une tapisserie,
Que les nuages soient des motifs sans profondeur,
Mais le monde est plus rude, et plus tendre aussi,
Il n'est pas fait pour l'œil seul, mais pour la vie entière,
Pour le pas, pour la main, pour la peur, pour la joie,
Pour le froid, pour la pluie, pour les nuits qui résistent,
Et le langage ne retrouve sa force qu'en consentant à cela :
À ne pas tout voir, à ne pas tout dire, à demeurer.

Alors, dans la chambre, on sent une présence,
Non celle de l'image, mais celle du dehors réel,
On entend, à travers le verre, comme un appel discret,
Un bruit de branches, une respiration de pluie,
Et l'on sait que la vitre, si transparente soit-elle,
Ne donne jamais le monde, mais son apparence,
Et qu'il faut sortir du trompe-l'œil, non par bravade,
Mais par fidélité à ce qui veut être rencontré,
Car la rencontre a besoin d'ombre et de distance,
Et la poésie, d'un monde qui ne se laisse pas aplanir.

La vitre est close : qu'elle le reste, un moment,
Pour que l'on comprenne enfin ce que l'on perd à voir trop facile,
Pour que l'on apprenne à désirer le vrai dehors,
Celui qui pique, qui refroidit, qui trouble, qui rend humble,
Pour que l'on entende, sous l'harmonie lisse,
La lente plainte de la profondeur effacée,
Et qu'un jour, sans emphase, on ouvre — non la vitre,
Mais le regard, en lui rendant sa part d'ombre,
Alors le ciel cesse d'être tapisserie : il redevient ciel,
Et le monde, au lieu d'être image, redevient réponse.